

# apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

4 | 2020

Varia(tionen)

---

## L'Europe latine dans les olympismes alternatifs durant l'entre-deux-guerres

Clément Dumas

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2020, 4

pp. 34-53

ISSN: 2627-3446



Online

---

<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/1522>

Zitierweise

---

Dumas, Clément. 2020. „L'Europe latine dans les olympismes alternatifs durant l'entre-deux-guerres“, *apropos [Perspektiven auf die Romania]* 4, 34-53. doi: 10.15460/apropos.4.1522

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Indexed in  
DOAJ  
DIRECTORY OF  
OPEN ACCESS  
JOURNALS

Clément Dumas

## **L'Europe latine et les olympismes alternatifs durant l'entre-deux-guerres**

**Clément Dumas**

est agrégé d'histoire et doctorant en  
histoire contemporaine au CHEC –  
Université Clermont Auvergne.  
[dumas.clement63@gmail.com](mailto:dumas.clement63@gmail.com)

### Mots-clés

Sport – Olympisme – Marge – Femme – Ouvrier

Le 26 juillet 1937, la délégation espagnole composée de 84 sportifs arrive à Anvers. Originaires de Catalogne, de Galice, de Valence, de Madrid et des Asturies, les Espagnols reçoivent un « accueil triomphal, tel qu'Anvers n'a jamais réservé à ses hôtes » (*Le droit du peuple*, 30 juillet 1937) : les drapeaux rouges sont brandis et l'Internationale est entonnée par une foule nombreuse, composée d'Anversois et des autres délégations déjà présentes pour participer à l'Olympiade ouvrière d'Anvers (cf. *L'Humanité*, 27 juillet 1937). Organisée à l'initiative de l'Internationale sportive ouvrière socialiste (ISOS), cette manifestation sportive, qui réunit des sportifs affiliés aux organisations sportives socialistes et communistes, se tient dans un contexte de fortes tensions internationales qui confère à la présence d'une délégation espagnole une dimension très symbolique. L'événement se déroule en effet un an après le début de la guerre civile en Espagne, qui avait causé l'annulation de l'Olympiade populaire de Barcelone à l'été 1936.

Cet exemple introductif permet de s'interroger sur la nature de la compétition organisée à Anvers. Cette « olympiade ouvrière » traduit la récupération de la notion d'« olympisme » par une marge du mouvement sportif, le mouvement ouvrier. Durant l'entre-deux-guerres, l'idée olympique n'est en effet plus monopolisée par son créateur. Concrétisée par les Jeux d'Athènes en 1896, la renaissance des Jeux olympiques sous l'impulsion de Pierre de Coubertin fut guidée par un intérêt croissant pour la pratique sportive et ses vertus sur le corps et sur l'esprit. Théorisé progressivement par Coubertin jusqu'à la fin des années 1910, l'olympisme repose sur un ensemble de valeurs empreintes d'un « masculinisme élitare et éclairé » (Clastres 2008, 52). Élitare, il l'est par la centralité du principe de gratuité de l'effort, l'amateurisme, associé à l'état d'esprit de *fair-play* propre au *sportsman*. Si Coubertin réfléchit à l'intégration des classes populaires, c'est dans le cadre d'un sport encadré par les élites. Le culte de la virilité, associé à l'idée

partagée selon laquelle les femmes ont d'abord pour vocation d'être de bonnes épouses et de bonnes mères, légitime la mise à l'écart des sportives<sup>1</sup>.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la dimension universaliste des Jeux olympiques est cependant mise à mal par la difficulté du mouvement olympique à intégrer ses marges. La création de la Fédération Sportive Féminine Internationale sous l'impulsion d'Alice Milliat, le 31 octobre 1921, lors d'un Congrès tenu à Paris, est autant la traduction de l'institutionnalisation du sport féminin au début du XXe siècle, notamment en France, en Tchécoslovaquie, aux États-Unis et en Angleterre que la volonté d'encourager le développement de fédérations nationales (Carpentier, 2019). La FSFI cherche à soustraire le sport féminin de l'influence des fédérations masculines et à démontrer la capacité des femmes à pratiquer un sport de compétition. L'organisation de jeux féminins, rebaptisés « Jeux mondiaux féminins », doit ainsi permettre de rendre légitime aux yeux du Comité International Olympique la naissance d'un véritable programme olympique féminin.

Le mouvement ouvrier, quoique divisé au lendemain de la Première Guerre mondiale, adopte communément une attitude critique vis-à-vis des Jeux olympiques (Gounot 2000). Événement bourgeois, il exacerberait le chauvinisme, encouragerait la chasse aux records, détournerait les travailleurs des luttes sociales et serait avant tout une entreprise commerciale. Le mouvement sportif ouvrier international est scindé en deux grandes organisations (cf. Bretin-Maffioletti 2008). Formée en 1920 à Lucerne, l'Internationale sportive de Lucerne, puis ISOS, fédère le mouvement sportif socialiste, tandis que l'Internationale Rouge Sportive, fondée à Moscou en 1921, pilote les organisations sportives communistes. Pour se démarquer des fédérations traditionnelles et particulièrement du CIO, l'IRS et l'ISOS cherchent à affirmer une nouvelle vision du sport et à encourager le développement d'une culture physique ouvrière. Les objectifs des deux fédérations diffèrent toutefois : si l'ISOS veut doter le travailleur d'une bonne santé physique, l'IRS envisage de préparer les corps à une future révolution prolétarienne. L'organisation de grandes manifestations sportives internationales de grande envergure, « Olympiades ouvrières » et « Spartakiades » s'inspirant du protocole olympique, constitue ainsi des vitrines idéologiques de l'internationalisme prolétarien.

Le second constat que nous permet l'exemple introductif porte sur l'origine des athlètes évoqués : l'Espagne républicaine, menacée par les forces nationalistes, se donne les moyens d'envoyer une délégation nombreuse pour disputer l'olympiade d'Anvers, alors même qu'elle avait été, jusqu'à 1936, plutôt discrète dans les compétitions internationales et olympiques<sup>2</sup>. Si ses voisins latins, la France et

---

<sup>1</sup> Seules les épreuves de tennis et de golf en 1900, de tir à l'arc en 1904 et 1908, de natation en 1912, étaient alors ouvertes aux femmes.

<sup>2</sup> L'Espagne n'a par exemple remporté qu'une seule médaille d'or aux Jeux olympiques d'Amsterdam en 1928.

l'Italie<sup>3</sup>, sont davantage présents sur la scène sportive du début du XXe siècle, l'historiographie oppose de manière coutumière les pays anglo-saxons, inventeurs des sports modernes, aux pays latins dans lesquels les pratiques sportives se seraient implantées progressivement dans le sillage des hommes d'affaires et des touristes anglais (cf. Terret 2010, 35). La pratique des activités physiques s'est largement popularisée à la fin du XIXe siècle à des fins hygiéniques et patriotiques en France comme en Italie (cf. Diestchy 2012), tandis que les clubs sportifs se multipliaient au début du XXe siècle. En *Romania*, les mouvements sportifs ouvriers présentent sur le plan quantitatif un retard important comparativement aux pays d'Europe centrale. Si le mouvement sportif ouvrier ne se développe que dans les années 1920 dans la péninsule ibérique, il commence lentement à s'organiser avant la Première Guerre mondiale en France et en Italie, mais reste numériquement faible proportionnellement au développement de la pratique sportive et de la classe ouvrière. Au-delà des spécificités de la classe ouvrière française, « hétérogène, faiblement dissociée du monde rural » (Gounot 2016, 26)<sup>4</sup>, et du socialisme italien, assez faiblement implanté dans les grands centres industriels, l'importance du catholicisme social en France et la nature antisportive du socialisme italien (cf. Archambault 2015) ont pu constituer un frein au développement du mouvement sportif ouvrier. D'après André Gounot, la nature autoritaire des monarchies d'Europe centrale aurait à l'inverse renforcé l'adhésion aux fédérations sportives ouvrières. Durant l'entre-deux-guerres, l'Europe centrale concentre toujours la majorité des effectifs du mouvement sportif ouvrier<sup>5</sup>. L'Espagne, très marginale sur la scène du sport travailliste, connaît dans les années 1920 une première étape de développement de sport ouvrier, dans un contexte d'urbanisation et d'industrialisation. L'élan est stoppé par la dictature de Primo de Rivera, avant qu'un effort de structuration ne soit plus net sous la Deuxième République, dès 1931. En Italie, la mise en place du régime fasciste engendre la liquidation des organisations communistes et socialistes en 1925. Soucieux de forger le « nouvel Italien », Mussolini conforte l'utilisation du sport et des compétitions comme vitrine d'une nation puissante et affirmée. Premier véritable modèle d'intervention politique dans le domaine sportif, le projet fasciste concerne aussi la sportive, mais doit composer avec les réticences de l'Église. Le poids de la culture catholique et de la ruralité est en effet un trait commun des pays latins. Plus vigoureux en Italie et en Espagne, il peut être associé à un certain conservatisme, reléguant la femme au rôle d'épouse et de mère et entraînant un contrôle social étroit du corps féminin.

---

<sup>3</sup> Nous traiterons uniquement, dans ce présent article, de la France, de l'Italie et de l'Espagne, qui sont les seules nations latines représentées dans les jeux alternatifs. Par exemple, nous n'avons pas trouvé de traces de participation d'athlètes portugais.

<sup>4</sup> André Gounot fait référence aux travaux de Gérard Noiriel sur la classe ouvrière française : Noiriel, Gérard. 1998. « La formation du monde ouvrier », dans *L'industrialisation de l'Europe occidentale, 1880-1970*. Jacques Marseille, 347-360. Paris : ADHE.

<sup>5</sup> Au début des années 1930, l'Allemagne compte 1 211 468 affiliés à la section de l'ISOS et 125 000 à la section de l'IRS. En France, le total se porte respectivement à 11 000 et 19 000. Cf. Gounot, 2016, 140.

L'objectif de cet article est de dresser une histoire comparée des olympismes alternatifs, avec l'Europe latine comme cadre d'analyse. À la lecture de ces éléments contextuels, il pourrait être tentant de présupposer le rôle secondaire des pays latins dans les olympismes alternatifs de l'entre-deux-guerres. Les caractères homogènes de cet ensemble culturel, autant que les spécificités du développement des mouvements sportifs ouvriers et féminins et les trajectoires politiques différentes que connaissent l'Espagne, la France et l'Italie, offrent un cadre d'analyse singulier pour interroger les olympismes alternatifs dans leurs dimensions politiques, sociales et culturelles. L'analyse de la dimension territoriale des jeux permettra de révéler le poids des acteurs, des initiatives individuelles et des mouvements dans l'organisation des olympiades en terres latines. Les résultats sportifs et la composition des délégations pourront être lus comme des révélateurs de la santé des mouvements sportifs alternatifs latins. Marges sociales et sportives, la femme et l'ouvrier contribuent par leurs pratiques sportives à faire rejaillir les grandes crispations politiques et sociales de l'entre-deux-guerres qui impliquent les pays latins.

## **Une approche territoriale : organiser des jeux alternatifs en Europe latine**

### **De Monaco à Paris, les premiers jeux féminins**

Nicolas Chamerois a étudié la mondialisation des Jeux olympiques en s'interrogeant « sur les multiples acteurs qui animent ce système olympique complexe, placé à l'intersection du monde sportif et d'enjeux géopolitiques et économiques » (Chamerois 2011, 14). En restituant le jeu d'acteurs, individuels et collectifs, il est possible d'élaborer une cartographie des olympiades alternatives de l'entre-deux-guerres et de mesurer l'importance de l'espace latin dans l'accueil de ces événements sportifs.

L'organisation des jeux féminins fait apparaître la coexistence de deux réseaux olympiques alternatifs. Avant même la création de la FSFI, le premier meeting international d'éducation physique féminine et de sports est organisé à Monaco du 24 au 31 mars 1921. Rebaptisée « olympiade féminine » ou « jeux olympiques féminins » dans la presse, cette compétition a été impulsée par Camille Blanc, président de la société des Bains de mer<sup>6</sup>. À l'origine de la fondation de l'International Sporting Club en 1903 pour distraire la bonne société monégasque, ce mécène sportif s'appuie sur les réseaux fédéraux et institutionnels français masculins. Gaston Vidal, président de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) en 1919-1920 puis sous-secrétaire d'État à l'enseignement technique entre 1921 et 1924, accepte la présidence de l'olympiade (cf. *Le Petit Monégasque*, 22 mars 1921). Parmi les commissaires organisateurs, figurent Marcel Delarbre, dirigeant sportif, vice-président de la Fédération Française

---

<sup>6</sup> Fondée en 1863, la Société des bains de mer dispose du monopole des jeux dans la Principauté de Monaco.

d'Athlétisme et journaliste à l'*Écho des sports*, ainsi que Robert Coquelle, administrateur de ce même journal. La compétition reçoit ainsi le soutien des personnalités du mouvement sportif français, mais également des autorités monégasques – Albert Ier, prince de Monaco, Raymond Le Bourdon, ministre d'État de la principauté. Deux éditions se tiennent à nouveau en 1922 et 1923. Le programme sportif réunit des épreuves de sprint (60 m, 74 m haies), de lancer (poids, javelot), de saut (longueur, hauteur), auxquelles il faut ajouter des démonstrations de danse harmonique, de gymnastique rythmique et des sports collectifs (basket-ball). Les épreuves se déroulent principalement au Stade du tir aux pigeons, lieu traditionnel des pratiques sportives mondaines depuis 1871. Terrain de tir de forme semi-circulaire situé devant les terrasses des casinos et des hôtels et face à la mer, il offre un cadre inspirant *Le Petit Monégasque*, qui y voit une Olympie reconstituée en terre latine :

Il y a le décor unique, il y a le ciel bleu et la bleue Méditerranée, toute une ambiance dont la fine latinité s'apparente directement à l'Hellade, berceau des Olympiades, et c'est le même ciel dont la lumière baignait les musculatures des athlètes grecs, qui éclairera cette semaine, les jeux sportifs de nos athlètes féminines. (*Le Petit Monégasque*, 22 mars 1921)

Les épreuves de natation sont ajoutées au programme lors de l'édition 1922, alors même qu'un programme féminin de natation était déjà intégré aux Jeux olympiques. Organisées dans un bassin aménagé dans le port de Monte-Carlo, elles sont parrainées conjointement par la FFNS<sup>7</sup> et le Monte-Carlo Swimming Club (Velez 2010, 142). On voit là l'importance conjuguée des infrastructures locales et du réseau associatif sportif monégasque. L'Olympiade de Monaco s'inscrit en effet dans le temps long du développement de la pratique sportive dans la Principauté. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, elle devient un lieu de villégiature en bénéficiant du chemin de fer et attire une riche clientèle. Le sport connaît un développement sous l'égide de la Société des Bains de Mer, qui encourage dans un premier temps les courses de bateau, avant un développement des activités physiques (tennis, golf) par l'aménagement d'installations sportives dès la fin du XIXe siècle et la création de nombreuses manifestations sportives qui agrémentent la vie mondaine : le meeting de canots automobiles (1904), le Critérium Nice-Monaco (1905), la fête fédérale de gymnastique par l'étoile de Monaco dans les années 1910 (cf. Blanc-Chabaud 1999, 23). La culture sportive locale s'est articulée avec les réseaux institutionnels et sportifs français pour donner naissance à cette première olympiade féminine. La société mondaine est déjà familiarisée avec les femmes de sport, autorisées plus précocement à pratiquer les jeux corporels (cf. Clastres & Dietschy 2006, 46). Pour autant, si les organisateurs se donnent pour noble objectif de montrer « la valeur des méthodes d'éducation féminine et des progrès athlétiques des clubs féminins » (*Le Petit Monégasque*, 24 mars 1921), selon Florence Carpentier, il s'agirait aussi pour les fédérations masculines de s'assurer le contrôle des compétitions féminines (cf. Carpentier 2019). Avec moins d'emphase, mais à l'initiative cette fois-ci de la FSFI, fraîchement créée, les Jeux olympiques féminins se tiennent à Paris, le 20 août 1922. Légitimé par le

---

<sup>7</sup> Fédération Française de Natation et de Sauvetage, créée en 1920.

rôle d'Alice Milliat et la structuration du sport féminin français, le choix de Paris peut aussi s'expliquer par la présence d'installations sportives modernes et la possibilité d'attirer un public nombreux. La compétition est organisée sous le patronage du *Journal*, titre qui a connu son apogée avant la Première Guerre mondiale et qui a opéré un virage conservateur, accentué par l'installation de François-Ignace Mouthon à sa tête. On peut supposer l'intérêt pour ce journal de parrainer une compétition féminine d'une telle ampleur, entourée d'une « aura de scandale » (Clastres & Dietschy 2006, 85). Présentée comme la « première olympiade féminine », elle se déroule au stade Pershing, enceinte construite à l'occasion des Jeux interalliés de 1919 et pouvant accueillir plus de 20 000 spectateurs. La foule, nombreuse, peut profiter d'un programme d'athlétisme semblable à celui de Monaco, avec toutefois des variations concernant les distances parcourues, comme l'illustre l'intégration du 100 m et du 1000 m. Les éditions suivantes quittent l'Europe latine au profit de l'Europe centrale et du nord : les jeux mondiaux féminins se tiennent à Göteborg en 1926, Prague en 1930 et Londres en 1934. Néanmoins, en 1931, Florence accueille une « Olympiade de la Grâce », organisée à l'initiative de Marina Zanetti, commissaire de la FIDAL (*Federazione italiana di atletica leggera*), qui aurait obtenu le soutien direct de Mussolini (cf. Gori 2004, 159).

### **Les jeux ouvriers : des initiatives locales pour une cause internationale**

Organisée à l'initiative de l'Internationale Rouge Sportive, la première Spartakiade mondiale se tient en 1928 à Moscou. L'édition suivante est prévue à Berlin en 1931 : l'Allemagne est alors un terrain de lutte privilégié entre les mouvements social-démocrate et communiste et la section allemande est suffisamment structurée. Des déclinaisons françaises des Spartakiades se sont tenues à trois reprises durant l'entre-deux-guerres. La première est la Fête fédérale de la FST (Fédération Sportive du Travail<sup>8</sup>), organisée au Stade Pershing, les 12, 13 et 14 juillet 1924. Si la grande majorité des sportifs sont français, le caractère international de l'événement est garanti par la venue de petites délégations tchécoslovaque et allemande. Du 14 au 17 juillet 1932, se tient ensuite à Lyon une Spartakiade nationale, à laquelle sont invités des athlètes suisses et allemands. Le comité organisateur s'appuie sur des figures locales du Parti communiste et de la FST. Le docteur Grandclément, président du comité d'organisation, a été maire socialiste de Villeurbanne de 1908 à 1922. En 1920, il prend parti pour la III<sup>e</sup> Internationale. Peu enclin au compromis avec les socialistes, il est contraint à la démission de ses fonctions municipales en 1922. Si son rôle recule au cours des années 1920, il est candidat du Parti communiste aux élections législatives en avril 1928 (cf. Moissonnier 2013). Le secrétaire du comité d'organisation est Georges Lévy, proche de Grandclément. Lui aussi docteur en médecine, élu député socialiste en 1919, il anime des réunions dans la région lyonnaise avec Grandclément pour la III<sup>e</sup> Internationale. Malgré sa défaite aux élections législatives de 1924, il est

---

<sup>8</sup> Créée en 1919, la Fédération Sportive du Travail rejoint l'Internationale Rouge Sportive en 1923.

secrétaire administratif du groupe parlementaire communiste et joue un rôle politique actif dans la région lyonnaise (cf. Moissonnier 2010). Le secrétaire-adjoint, Edmond Chambon, est un ouvrier métallurgiste, figure syndicale et membre de la direction régionale du Parti Communiste dans les années 1920. Il fut candidat aux élections législatives, deux mois avant la Spartakiade de Lyon (cf. Lemarquis & Moissonnier, 2008). Enfin, on trouve le jeune Waldeck Rochet, maraîcher de Saône-et-Loire, devenu secrétaire de la région lyonnaise en 1931 après avoir reçu sa formation à l'École Léniniste internationale à Moscou (cf. Vigreux 2000 et 2009).

L'appui des figures locales facilite l'organisation d'un événement qui doit impliquer l'ensemble de la région lyonnaise, en profitant des récentes infrastructures sportives construites à l'initiative des municipalités ouvrières. Les épreuves d'athlétisme et de football prennent place dans le stade de Villeurbanne, édifié par le maire socialiste Lazare Goujon, médecin et adversaire politique de Grandclément, soucieux d'affirmer l'autonomie sportive de sa ville vis-à-vis de Lyon et sensible aux vertus hygiéniques du sport. Inaugurée en 1931, cette enceinte sportive moderne peut accueillir jusqu'à 10 000 personnes (cf. Bollenot). La construction du stade fut décidée de pair avec celle d'un ambitieux centre nautique. Équipé notamment d'un bassin de 50 mètres de long sur 18 m de large, conforme aux réglementations des compétitions officielles, il est entouré de gradins pouvant accueillir 2000 personnes (cf. Bollenot). Les stades municipaux de Lyon et Vénissieux accueillent des épreuves de cyclisme et d'athlétisme, tandis que les rencontres de boxe, de lutte et de tennis se déroulent à Saint-Etienne. L'organisation de la Spartakiade de Lyon est donc le résultat d'une politique ambitieuse d'aménagements sportifs – menée, dans les cas cités, par des socialistes – exploitée par des initiatives individuelles qui traduisent une structuration du mouvement sportif et appuyée par des figures politiques. Deux ans plus tard, le Rassemblement international des sportifs contre le fascisme et la guerre entend démontrer la nouvelle unité du mouvement sportif ouvrier. Il est la traduction d'une réorientation stratégique de l'Internationale communiste, autant que d'une nouvelle géographie du sport rouge, au moment même où les fédérations allemande, autrichienne et tchécoslovaque subissent des politiques répressives. Regroupant des sportifs de la FST et de l'USSGT<sup>9</sup>, ainsi que plusieurs délégations étrangères (Soviétiques, Norvégiens, Suisses), l'événement investit plusieurs enceintes sportives de la région parisienne : le stade Pershing, la piscine des Tourelles, le vélodrome de la Cipale.

C'est ce même environnement politique, associatif et sportif qui a facilité l'organisation de l'Olympiade populaire de Barcelone en 1936. Conçus comme de « véritables Jeux olympiques » plutôt qu'une simple contre-olympiade face aux jeux de Berlin, ils résultent d'une initiative communiste, qui a trouvé un écho favorable au sein de la gauche républicaine catalane. Antifasciste et pacifiste, le rassemblement met à l'honneur le nationalisme catalan, l'esprit olympique et l'internationalisme prolétarien, dans une Espagne gouvernée par le Front populaire

---

<sup>9</sup> L'Union des Sociétés Sportives et Gymniques du Travail, socialiste, est affiliée à l'ISOS.



(cf. Gounot 2007). Le début de la guerre civile, dont les premiers combats éclatent le 19 juillet 1936 à Barcelone, empêche finalement la tenue de l'olympiade.

L'approche comparée fait ressortir l'importance conjuguée du réseau sportif, associatif et institutionnel et des initiatives individuelles dans l'organisation des jeux féminins et ouvriers en terres latines. La France, tout comme dans l'organisation d'événements bourgeois, joue un rôle singulier, en s'appuyant sur des fédérations structurées plus précocement que ses voisins latins. Si les jeux travaillistes organisés en France n'ont pas l'ampleur des olympiades de Francfort et de Vienne ou de la Spartakiade de Moscou, la prégnance de la lutte contre le fascisme confère à la France et à l'Espagne un rôle nouveau dans les mouvements sportifs alternatifs au milieu des années 1930.

### **Une présence et des résultats très contrastés**

Recenser les athlètes ayant participé aux olympiades alternatives peut permettre de mieux apprécier l'importance numérique des athlètes latins. Dans les Spartakiades, nous avons identifié 385 Français, 5 Espagnols et un Italien sur 748 noms. Les Français sont à nouveau majoritaires dans les olympiades ouvrières (269), pour 22 Espagnols et aucun Italien, parmi 933 entrées. Dans les jeux féminins, aucune Espagnole n'a été recensée, pour 147 Françaises et 22 Italiennes, sur un total de 477 noms. Établis à partir des résultats parus dans la presse et des listes des engagés, lorsqu'elles ont pu être consultées, ces chiffres doivent être maniés avec précaution. La presse française et francophone ayant été utilisée en priorité, les Français sont très largement surreprésentés. Si l'absence italienne des jeux travaillistes n'est pas surprenante, les organisations ouvrières ayant été liquidées par Mussolini, il faut souligner l'absence de l'Espagne des jeux féminins, qui était pourtant représentée lors de la fondation de la FSFI en 1921. Les faibles moyens financiers dont disposent les fédérations ont pu constituer un obstacle de taille pour permettre l'acheminement d'une délégation dans un pays étranger. La presse partisane relayait d'ailleurs régulièrement des appels à souscription. En 1926, le journal féministe *La Fronde* jugeait ainsi « lamentable » l'absence de subventions pour les Françaises prêtes à partir pour les jeux féminins de Göteborg (*La Fronde*, 11 août 1926).

### **Jeux féminins : succès français ponctuels et lents progrès italiens**

Première nation latine représentée, la France est aussi celle qui obtient les résultats les plus probants. À Monaco, en 1921, les athlètes françaises forment, avec 63 représentantes, la première délégation, largement devant l'Angleterre (19). La deuxième nation latine, l'Italie, envoie 10 athlètes. Les Françaises proviennent principalement de la région parisienne (sept d'Academia, dix-neuf de Fémina-Sport, quatre du Racing-Club de France), berceau des premiers clubs féminins avant même la Première Guerre mondiale. La région niçoise, proche, fournit également une part importante des effectifs : onze de l'Avant-Garde Gauloise, seize de Riviera Sport. Les Françaises se distinguent principalement dans les épreuves de lancer, grâce aux victoires de Violette Gouraud-Morris dans le lancer du poids et du javelot.

L'absence de résultats probants de la part des Italiennes peut s'expliquer par une structuration tardive du mouvement sportif féminin : la Fédération italienne d'athlétisme féminin et les premiers championnats féminins ne voient le jour que deux ans plus tard. À Paris en 1922, malgré ses 32 représentantes, la France ne décroche qu'un seul titre par l'intermédiaire de Lucie Bréard sur le 1000 m. Américaines et Britanniques se partagent les autres victoires, mais la présence régulière des Françaises sur les podiums leur permet de terminer 3<sup>e</sup> du classement des nations. En 1926, la France monte même à la 2<sup>e</sup> place. Les meilleurs résultats sont obtenus en sprint, grâce aux victoires de Marguerite Radideau (60 m et 100 yards), qui participe d'ailleurs aux Jeux olympiques d'Amsterdam en 1928. Les résultats des Françaises s'effondrent néanmoins en 1930, où elles terminent 9<sup>e</sup> à égalité avec la Lettonie et derrière l'Italie (7<sup>e</sup>). À Londres, en 1934, elles n'atteignent jamais le podium.

La piètre performance des Françaises s'expliquerait par un encadrement défaillant des sportives françaises, laissant « des jeunes filles livrées à elles-mêmes » : Jacqueline Laudré ignorait « le départ de la première série de la course à laquelle elle participait ! » (*L'Auto*, 12 septembre 1930). Plus largement, le sport féminin français fait alors face à un difficile changement de générations. Avant le lancement des jeux de Prague en 1930, *L'Auto* faisait déjà l'amer constat du déclin de l'athlétisme féminin français :

Pendant quelques années, celui-ci [l'athlétisme féminin] connut une belle vitalité, et nombreuses furent les rencontres tant sur notre territoire qu'à l'étranger où nous conquîmes de beaux succès. Puis il marqua une nette régression tandis qu'à l'étranger un gros effort était fait en sa faveur. (*L'Auto*, 5 septembre 1930)

Les résultats se présentent sous un jour bien plus favorables au basket-ball : si les Françaises échouent face au Canada en 1930, elles battent en finale les États-Unis en 1934 sur le score de 34-23. Sport d'origine américaine, le basket-ball s'est diffusé en Europe dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et se féminise très rapidement sous l'égide de la YMCA<sup>10</sup>. Il s'émancipe des milieux protestants et rejoint progressivement les clubs sportifs féminins. Alice Milliat donne l'impulsion à la création, dès 1920, d'un championnat de France de basket-ball féminin. Dès sa création en 1923, la sélection française écrase l'Italie 47 à 3 à Monte-Carlo. Le titre de championne du monde acquis en 1934 est le résultat d'un championnat national féminin permettant des rencontres régulières entre des clubs qui dépassent la seule région parisienne. La sélection est menée par Lucienne Velu, athlète polyvalente qui participe à plusieurs épreuves athlétiques aux jeux mondiaux de 1930 et 1934 (60 m, 100 m, 200 m, lancer du disque). Elle est la capitaine des Linnet's de Saint-Maur, qui remportent à plusieurs reprises le championnat de France de basket-ball durant l'entre-deux-guerres et qui a fourni plusieurs joueuses à l'équipe française. La sélection puise en dehors de la région parisienne, comme l'illustre la participation de Jeanine Garnier de l'ASPTT Strasbourg.

---

<sup>10</sup> La *Young Men's Christian Association* est une organisation protestante accordant un rôle important aux pratiques physiques.

Entre 1921 et 1930, les résultats des athlètes italiennes connaissent une légère progression. La 7<sup>e</sup> place obtenue au classement des nations en 1930 s'explique notamment par la 3<sup>e</sup> place de Vittorina Vivenza au lancer du disque. Les progrès italiens, certes maigres, peuvent s'expliquer par une prise en main du sport féminin par le pouvoir fasciste, qui a encouragé la multiplication de compétitions dans la deuxième moitié des années 1920<sup>11</sup> pour « forger la *Nouvelle Italienne*, saine, forte, compétitive » (Gori 2006, 101) et préparer les Jeux olympiques de 1928. Les progrès sont de courte durée, au regard de l'absence de résultat à Londres en 1934. Ces soubresauts traduisent les prudences de l'État fasciste qui, sensible aux discours conservateurs catholiques, restreint en 1930 la pratique féminine à quelques disciplines sportives (tennis, natation, quelques spécialités d'athlétisme). La victoire du point de vue moral n'empêche cependant pas le régime de se montrer conciliant vis-à-vis des athlètes féminines de haut niveau.

### **Jeux travaillistes : prouesses françaises en cyclisme et sursaut espagnol**

Dans les jeux travaillistes, le classement général est régulièrement dominé par l'Allemagne et l'Autriche (avant 1933), suivis par les pays d'Europe du Nord (Finlande, Norvège), tandis que les Soviétiques font régulièrement forte impression. Classée 6<sup>e</sup> à Vienne en 1931, la France décroche la 3<sup>e</sup> place du classement général à Anvers en 1937. S'ils parviennent à obtenir ponctuellement des résultats en athlétisme et dans certains sports collectifs<sup>12</sup>, les Français se distinguent, avec une régularité remarquable, dans les courses cyclistes sur piste et sur route, aussi bien dans les Olympiades ouvrières que les Spartakiades. En 1925, Frot se classe 3<sup>e</sup> sur le 50 kilomètres, suivi de près par Diebel. C'est sur cette même distance que Henry l'emporte en 1931 à Vienne. La même olympiade est marquée par la performance de Heurtefeu et Ramet, deuxièmes de l'américaine<sup>13</sup>, et par la victoire du premier nommé dans la course en ligne. À Anvers (1937), d'Andréa termine 2<sup>e</sup> du 20 kilomètres, Martinez finit 3<sup>e</sup> du 150 km tandis que Galle et Poussel se classent 2<sup>e</sup> de l'américaine. Les succès sont individuels et collectifs : la France remporte la course de relais en 1925, finit 3<sup>e</sup> de la poursuite à l'australienne<sup>14</sup> avec seulement trois coureurs contre quatre pour ses adversaires. Elle réussit enfin un exploit à Anvers en remportant le contre-la-montre de 50 kilomètres, devant la Belgique, et en s'imposant dans la poursuite. Dans les Spartakiades, les cyclistes de la FST ne terminent que 8<sup>e</sup> de la course d'équipes sur 7,5 km en 1928, mais sont 2<sup>e</sup> au classement des équipes étrangères (non-soviétiques). Henri Ségard, ouvrier typographe et responsable de la commission cyclisme de la FST, termine 4<sup>e</sup> du contre-la-montre (100 kilomètres). Les épreuves cyclistes des Spartakiades

---

<sup>11</sup> Plusieurs manifestations sont organisées en Italie dans la deuxième moitié des années 1920 : le Concours National Gymnique et Athlétique de 1928 à Rome réunit 151 équipes féminines qui s'affrontent dans des épreuves athlétiques (lancer du poids, javelot) ; des championnats annuels, transférés à Bologne.

<sup>12</sup> La France se classe 2<sup>e</sup> du tournoi de basket-ball et remporte le tournoi de water-polo à Anvers.

<sup>13</sup> L'américaine est une course sur piste opposant des équipes de deux coureurs.

<sup>14</sup> La course à l'australienne est une course à l'élimination, dans laquelle le dernier coureur de chaque sprint intermédiaire est éliminé.

organisées dans l'hexagone sont remportées par des Français, le peloton étant très largement composé de coureurs français, malgré la présence de quelques champions nationaux étrangers en 1934<sup>15</sup>.

Ces bonnes performances peuvent s'expliquer par l'appropriation précoce du sport le plus populaire de l'entre-deux-guerres par les organisations sportives ouvrières françaises. Avant la Première Guerre mondiale, il prend la forme de randonnées, le cyclo-tourisme constituant une forme d'émancipation ouvrière vis-à-vis des contraintes sociales. Une pratique orientée vers la compétition s'est aussi développée, comme l'illustre la création du Grand-Prix de l'Humanité à l'initiative de Paul Vaillant-Couturier en 1927. Le vainqueur de l'épreuve cycliste de la Spartakiade de Lyon, Raymond Juret<sup>16</sup>, maçon affilié à l'Étoile Sportive Ouvrière de Villeneuve Saint-Georges et figure importante du cyclisme et du cross-country ouvriers, a d'ailleurs manqué de peu la victoire au Grand-Prix de l'Humanité en 1932. Les épreuves cyclistes travaillistes présentent toutefois la singularité de mêler des coureurs affiliés aux organisations ouvrières et des coureurs licenciés à l'UVF (Union vélocyclopédique de France), qui n'éprouvaient pas nécessairement d'affinités idéologiques avec le mouvement ouvrier. Le rassemblement international parisien de 1934 a ainsi vu la victoire d'Antoine Pompillo, un Italien<sup>17</sup> originaire des Abruzzes, affilié à l'UVF. On retrouve sa trace l'année suivante, en URSS, dans le cadre d'une compétition rassemblant une délégation française à Leningrad. Toujours présenté comme un « coureur indépendant » Antoine Pompillo remporte l'épreuve de 100 kilomètres sur route (*L'Humanité*, 17 juin 1935). La participation récurrente de Pompillo aux courses travaillistes peut permettre de légitimement s'interroger sur l'entretien d'une certaine sympathie pour le mouvement ouvrier. Naturalisé Français en 1937, il est coureur professionnel entre 1936 et 1938<sup>18</sup> et est décrit comme « le poulain de Trialoux » (*Le petit journal*, 2 juin 1937), ancien commissaire général du Tour de France et manager de l'équipe Helyett-Hutchinson. En 1936, il a participé au Critérium des Italiens de France<sup>19</sup>, course organisée conjointement par *L'Auto*, *La Gazzeta dello Sport* et *La Nuova Italia*, organe du *fascio* de Paris. En 1941, *Le Cri du peuple de Paris*, quotidien collaborationniste créé par Jacques Doriot, qui se félicite de l'interdiction des doubles licences FSGT-UVF, classe Pompillo parmi ces coureurs « hybrides » qui profitaient de leur suspension pour concourir à des courses organisées par le mouvement travailliste (cf. *Le cri du peuple*, 28 août 1941). Si le cas de Pompillo illustre la difficulté à identifier la part d'engagement politique des sportifs participant aux olympiades ouvrières, il rappelle aussi l'importance du

---

<sup>15</sup> Les champions sarrois, anglais, suédois et norvégien étaient présents.

<sup>16</sup> Il termine 2<sup>e</sup> du Grand-Prix de l'Humanité en 1932 et deviendra champion de la FSGT en 1936.

<sup>17</sup> Il est né le 22 août 1913 à Chieti (Abruzzes).

<sup>18</sup> Il remporte en 1937 le grand prix Wolberg puis la course Paris-Savigny-en-Braye en 1938.

<sup>19</sup> Cette course est réservée aux coureurs italiens domiciliés en France. Elle comprend cinq éliminatoires, suivis d'une finale en région parisienne. Cf. Favero, Jean-Pierre, 2007. « Les enjeux du sport fasciste en Lorraine dans les années 1930 : revendication nationaliste ou intégration ? Le cas de la classe émergente italienne dans le bassin de Briey ». *Staps*, 77, 107-119.

sport, et particulièrement du cyclisme, dans l'intégration des migrants italiens dans la première moitié du XXe siècle en France (Favero 2011).

La délégation espagnole d'Anvers en 1937 présente ce même caractère hybride, puisant au-delà du cercle des sportifs travaillistes. Avant le déclenchement de la guerre civile en 1936, les Espagnols sont très faiblement représentés dans les fêtes sportives travaillistes internationales. Nous n'en n'avons relevé aucun dans les Olympiades ouvrières avant 1937. Côté communiste, la présence espagnole est évoquée lors de la Spartakiade nationale de Lyon en 1932, un an après la création de la *Federación Deportiva Obrera Española*, qui affiche une neutralité sportive mais fait l'objet d'une tentative de noyautage par les communistes. Si nous n'avons pas pu trouver la confirmation de la présence des 19 Espagnols évoqués dans un rapport du préfet du Rhône<sup>20</sup>, il est possible qu'une confusion ait été faite avec la venue de footballeurs espagnols. A l'été 1932, l'équipe espagnole de la FCDO s'engage pour une tournée, durant laquelle « on prévoit des rencontres en France, Suisse, Alsace-Lorraine, Allemagne et en Belgique » (*Travail*, 27 juin 1932). Une rencontre est organisée à Vénissieux, le 3 juillet 1932, entre la sélection espagnole et une équipe lyonnaise, qui s'incline 9 buts à 1<sup>21</sup>. Lors du Rassemblement international antifasciste organisé à Paris en 1934, la petite délégation espagnole a obtenu des résultats encourageants en athlétisme, avec une victoire sur le 3000 m steeple, une deuxième place sur le 1500 m et sur le 400 m. À Anvers en 1937, les Espagnols impressionnent les observateurs, en particulier en natation : les finales du 100 mètres dos et 200 mètres dos sont remportées par l'Espagnol Martinez, à chaque fois devant son compatriote Carlos Bonacasa. Le 100 mètres dos féminin offre également une victoire à la délégation espagnole. Dans les sports collectifs, l'Espagne remporte le tournoi de basket-ball et s'incline en demi-finale du tournoi de football, de justesse, face à l'URSS. Les progrès espagnols, en basket comme en natation, reflètent la popularité croissante du sport sous la IIe République (1931-1936), qui se prolonge durant la guerre civile. Dans l'Espagne républicaine, le sport est autant « un espace de solidarité au service des soldats, des victimes et des organisations politiques et syndicales » qu'une « arme de propagande en faveur de la République à l'extérieur du pays » (Pujadas I Marti 2012). Des manifestations sportives sont organisées en soutien aux victimes de la guerre, aux hôpitaux et aux milices antifascistes, principalement dans les grandes villes. Le sport apparaît également comme un moyen efficace pour préparer militairement les jeunes miliciens révolutionnaires. L'œuvre sportive de l'Espagne républicaine permet l'envoi d'une délégation issue de la CCEP (*Comité Català pro Esport Popular*), proche de la Gauche républicaine de Catalogne et de la FCDO (*Federación Cultural Deportiva Obrera*) proche du Parti communiste. La délégation dépêchée par l'Espagne républicaine n'est pas uniquement issue du sport travailliste, puisqu'elle puise également dans le vivier de clubs bourgeois situés dans les territoires contrôlés par les républicains, en particulier la Catalogne. Le journal suisse

---

<sup>20</sup> Archives Nationales, F7/13137, Rapport du préfet du Rhône, 25 juillet 1932.

<sup>21</sup> La tournée européenne de l'équipe de football espagnole a été organisée à l'initiative de Dionisio González. Il est exclu de la FCDO après cette tournée, car il n'a pas respecté le caractère apolitique de l'organisation (cf. Gounot 2016, 135).

socialiste *Le Droit du peuple* précise ainsi que l'équipe espagnole, vainqueur du tournoi de basket-ball, était « à une individualité près (...) la même que celle qui sortit quatrième [deuxième en réalité] du championnat d'Europe au Palais des Expositions » de Genève en 1935. Si le journal en conclut que « le basket travailliste n'est pas très inférieur au basket pratiqué dans la fédération bourgeoise » (*Le droit du peuple*, 10 août 1937) il n'en demeure pas moins que les bons résultats espagnols peuvent aussi s'expliquer par la présence importante d'athlètes issus du sport neutre, dont le niveau est supposé supérieur au sport travailliste.

L'analyse des résultats et des délégations fait ainsi apparaître les spécificités des fédérations nationales et constituent des indices de l'accès des marges à la pratique sportive, de la vitalité des réseaux associatifs et de l'intervention du pouvoir politique. Les Latins sont bien souvent devancés par leurs adversaires soviétiques, allemands, autrichiens, tchécoslovaques (pour les jeux ouvriers et féminins), et par les sportives anglo-saxonnes (Américaines et Anglaises). Si l'Europe latine peut être considérée comme un pôle secondaire de l'olympisme alternatif au regard des résultats, elle occupe une place symbolique croissante au cours des années 1930, tandis que les olympiades alternatives mettent à jour les crispations et tensions qui fragmentent les sociétés latines.

### **L'engagement des Latins, reflet des tensions sociales et politiques de l'entre-deux-guerres**

Si le calendrier des mouvements sportifs féminins et ouvriers était ponctué d'épreuves régulières à envergure locale ou nationale, la dimension internationale des jeux alternatifs offre la perspective, par le biais notamment du traitement médiatique, de saisir les crispations sociales et politiques de l'entre-deux-guerres dans les pays latins, même si elles ne sont pas exclusives à ces derniers.

### **Jeux féminins, conservatisme et contrôle des corps féminins**

La reconnaissance du sport féminin et de la légitimité de son intégration au programme olympique devait passer par la démonstration de sa maturité autant que de sa compatibilité avec les mœurs de l'entre-deux-guerres. Florence Carpentier a bien montré qu'Alice Milliat, plus sensible aux idées féministes que l'on ne l'a longtemps pensé, savait qu'elle devait composer avec un environnement masculin auquel elle devait rendre acceptable la démonstration publique d'efforts physiques intenses de la part de sportives (cf. Carpentier 2019). Or l'impératif de la grâce de la sportive est une constante des observateurs masculins et des discours conservateurs. Il se conjugue avec une volonté de limiter la pratique sportive à des activités qui produisent des mouvements harmonieux. Pour justifier la pratique féminine du basket-ball, Alice Milliat s'efforce d'en démontrer sa compatibilité avec la norme, soulignant que « ce sport a [...] désarmé la presque totalité des antagonistes du sport féminin parce qu'il est gracieux et peut se jouer en tunique », tout en ajoutant que « les mouvements harmonieux – pour la plupart – exigés par le jeu de basket-ball cachent souvent un effort très violent » (*L'Auto*, 22 novembre 1923).

Pour se rendre acceptable, le sport féminin doit donc laisser une part importante aux mouvements gracieux. Au programme des olympiades de Monaco, il est intéressant de noter l'importance des démonstrations de gymnastique et de danse, en 1921 comme en 1922 : démonstration de la méthode Duncan puis de l'école Ronsay cohabitent avec des spectacles de danse hellénique. Ces événements tranchent nettement avec les jeux organisés par la FSFI, où se succèdent des démonstrations de sports collectifs (handball, basket-ball), à Paris en 1922, mais surtout en dehors de l'Europe latine, à Göteborg, Prague puis Londres. À l'inverse, l'Olympiade de la Grâce, organisée à Florence en 1931, renoue avec une conception plus étriquée de l'activité physique féminine. Présentée comme une allusion aux jeux de Monaco, l'appellation de la compétition vise selon Marina Zanetti à insister sur la dimension poétique de l'événement, pour mieux le faire accepter aux adversaires du sport féminin (cf. Gori 2004). Les compétitions sportives ont ainsi été précédées de démonstrations de danse dans les parcs du palais Pitti.

À l'issue des jeux féminins de Paris en 1922, Louis Vénard, défenseur d'une pratique du sport modérée pour les femmes<sup>22</sup>, déplore l'exposition publique de la sportive en souffrance : « Et si le masque crispé de l'athlète masculin arrachant la victoire dans les dernières foulées d'une course nous émeut, celui de la jeune fille nous peine. Il faudrait que cet effort soit très court et ne soit pas répété souvent. ». Il ajoute :

Erreur aussi [...] qui a consisté à ne placer sous les yeux du public que le côté aride et pénible des sports féminins. La foule a cru qu'il n'y avait que cela. Il eût fallu quelques 800 jeunes filles pratiquant les danses rythmiques ou toute autre méthode d'éducation physique pour mélanger la grâce à l'effort. À Monte-Carlo, les organisateurs sont dans le vrai. (*L'Auto*, 24 août 1922)

La mise en spectacle d'un effort violent brouillerait donc les codes de féminité, la souffrance extrême née de l'activité physique étant un attribut masculin et viril.

Gracieux, le sport féminin doit aussi se disputer dans un cadre vestimentaire réglementé. En 1930, au retour des jeux mondiaux de Prague, les sportives françaises auraient suscité dans la gare de Stuttgart des protestations de la part de voyageurs. Pour cause, deux Françaises portaient, dès le départ de Prague, un pyjama de nuit, « ni très discret, ni de très bon goût » (*L'Auto*, 14 septembre 1930). *L'Auto* laisse un droit de réponse à Andrée Joly, membre de la délégation française, pour qui la tenue incriminée était en réalité un uniforme de repos composé d'une blouse à manches longues et de pantalons longs. Ce fait divers, au premier abord anecdotique, n'en révèle pas moins, par le ton sarcastique de *L'Auto*, le caractère sensible de la tenue des sportives. À l'intérieur du stade, les sportives tendent à s'approprier les vêtements masculins, les jupes-culottes longues laissant souvent place aux shorts, et les blouses aux t-shirts (cf. Rosol 2004). En Italie, l'Église s'inquiète de l'habillement succinct des sportives. Le port du short valut à Vittorina Vivenza, médaillée de bronze en 1930, d'être dénoncée par l'évêque d'Aoste (cf.

---

<sup>22</sup> Louis Vénard est secrétaire de la FFFGS (Fédération Féminine Française de Gymnastique et de Sports), créée en 1921.

Gori 2004, 186). Lors de la cérémonie d'ouverture de l'Olympiade de la Grâce de 1931<sup>23</sup> à Florence, on peut observer que, si la plupart des sportives défilent en short et t-shirt, les rares athlètes vêtues d'une jupe-culotte longue sont Italiennes. Un an plus tard, la FIDAL impose aux sportives de porter un pantalon par-dessus le short lorsqu'elles ne sont pas en train de participer à une épreuve.

### **Solidarité ouvrière et lutte contre le fascisme**

Démonstratrices de la capacité d'organisation du sport ouvrier et du développement d'une culture physique ouvrière, les olympiades travaillistes s'inscrivent constamment dans le contexte de luttes sociales et politiques et des tensions internationales de l'entre-deux-guerres. La nature politique et propagandiste de ces manifestations sportives est à l'origine de condamnations morales de la part de la presse bourgeoise. Le 16 juillet 1924, le journal *Paris-Soir* publie des photographies de la fête ouvrière internationale organisée à Paris, montrant des tribunes vides, et souligne ironiquement que « l'immense foule du prolétariat était accourue au stade pour acclamer les athlètes » (*Paris-Soir*, 16 juillet 1924). *L'Humanité* dénonce des « photos maquillées » et met au défi *Paris-Soir* de rassembler autant d'ouvriers dans un stade (cf. *L'Humanité*, 16 juillet 1924).

Si l'enjeu était ici de démontrer la vitalité et la légitimité du sport ouvrier, l'évolution de la situation politique dans les pays latins devient aussi une préoccupation majeure, dont les événements sportifs se font l'écho. La France occupe à cet égard une place singulière dans l'élan sportif de solidarité à l'égard de ses voisins latins. La FST avait donné le ton, en 1934, en organisant le Rassemblement international antifasciste. Le retour des délégués français de Barcelone à l'été 1936 suscita à son tour un élan de solidarité. *Le Populaire* publie dès le 26 juillet 1936 le témoignage de sportifs ouvriers sur les combats qui ont éclaté à Barcelone le 19 juillet. Ils font part de la sollicitude des athlètes espagnols, soucieux de protéger leurs camarades français. Le témoignage est accompagné d'une lettre signée par 859 sportifs revenant de Barcelone condamnant le traitement médiatique du coup de force nationaliste : *Paris-Soir* et le *Petit Parisien* sont notamment accusés de faire « le jeu de la réaction et du fascisme international » en présentant les « généraux fascistes comme de grandes vedettes » (*Le Populaire*, 26 juillet 1937). La parole de ces témoins de la première heure de la guerre civile espagnole est à nouveau sollicitée à Mulhouse, lors d'une réunion de sympathie pour le peuple espagnol, à laquelle participe le nageur Lauby, qui fait partie du voyage à Anvers l'année suivante. Le 13 septembre 1936, la FSGT organise une fête sportive, à laquelle participent principalement des sportifs français et belges. Une équipe de football catalane est aussi présente, accompagnée par Verdara, président du CCEP qui appelle les « travailleurs sportifs » à venir en aide à l'Espagne ouvrière alors même que le gouvernement du Front populaire se résignait à une politique de non-intervention (*Le Populaire*, 13

---

<sup>23</sup> Le film de l'olympiade est consultable sur le site des archives de l'*Istituto Luce* : <<https://patrimonio.archivioluca.com/luce-web/detail/IL3000051534/1/finenze-olimpiadi-femminili-dette-della-grazia-31-maggio-1931-ix.html?startPage=0>>.



septembre 1936). L'Espagne républicaine utilise ainsi dès la fin de l'année 1936 le sport comme un outil de sensibilisation à sa cause sur la scène internationale. En février-mars 1937, des sportifs espagnols se rendent en France pour participer au cross de *L'Humanité* et à des rencontres de football. Le point d'orgue est atteint par l'envoi d'une délégation en Belgique, lors de l'Olympiade ouvrière d'Anvers, dont le trajet et l'accueil sont abondamment relatés dans la presse ouvrière. Ces « jeunes combattants du front d'Aragon et de Teruel en permission spéciale », « sportifs mais aussi défenseurs de l'Espagne libre » (*L'Humanité*, 27 juillet 1937) qui font escale à Paris avant de rejoindre Anvers, sont célébrés non seulement comme le symbole de la lutte contre le fascisme mais aussi comme les acteurs situés en première ligne. À Anvers, la délégation catalane est menée par Verdara, qui « possède deux drapeaux espagnols portés par un combattant qui a neuf mois de front », tandis que le porte-drapeau de l'équipe espagnol est un « camarade mutilé, amputé du bras gauche » (*L'Humanité*, 27 juillet 1937). La presse ouvrière rend compte non sans emphase des scènes de liesse, d'émotion et de fraternisation qui se produisent à l'arrivée des Espagnols :

Tout ce qu'Anvers compte de démocrates était venue à la gare centrale. Des milliers et des milliers de camarades ont manifesté leur sympathie, leurs sentiments de fraternité à l'égard des frères d'Espagne. Ils chantaient sans arrêt l'« Internationale », le poing levé et le cri de « *No pasarán* » retentissait. Des hommes, des femmes avaient les larmes aux yeux. Les délégués des cercles sportifs, les *sportsmen* étrangers [...] étaient sur le quai de débarquement pour saluer ces braves et courageux soldats. [...] Mais quand apparut le drapeau républicain espagnol, l'enthousiasme fut à son comble. (*Le droit du peuple*, 30 juillet 1937)

Durant la cérémonie d'ouverture, André Gounot rapporte que les sportifs espagnols, défilant à côté d'une voiture blindée portant l'inscription « *No pasarán* », étaient menés par Julius Deutsch, socialiste autrichien qui a combattu durant la guerre civile espagnole (Gounot 2016, 199). Ambassadeurs sportifs, les représentants espagnols s'arrêtent sur le chemin du retour en France pour participer à des événements de la FSGT<sup>24</sup>. La tournée triomphale est néanmoins ternie par la désertion d'une dizaine d'athlètes espagnols, parmi lesquels le nageur Bonacasa<sup>25</sup>. La nouvelle est exploitée avec ironie par les conservateurs, prompts à assimiler l'Espagne républicaine à une nouvelle république des soviets : « Voilà où en est l'Espagne rouge. Les jeunesses prolétariennes ne reviennent pas au "Paradis" dès qu'elles connaissent les pays où subsiste le "capitalisme oppresseur" » (*Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*, 9 septembre 1937).

---

<sup>24</sup> La FSGT, née de la fusion entre FST et USSGT en 1934, organise une réunion internationale d'athlétisme et une « coupe du monde de football » en août 1937.

<sup>25</sup> La nouvelle est relayée par le journal barcelonais *La Vanguardia*, devenu organe des républicains espagnols durant la guerre civile. *La Vanguardia*, 4 septembre 1937.

## Conclusion

Les manifestations sportives organisées par les olympismes alternatifs sont révélatrices des lignes de fracture qui traversent les sociétés de l'entre-deux-guerres. Les rassemblements de masse du sport ouvrier ravivent les craintes de la subversion au sein de l'opinion conservatrice et bourgeoise, alors même que le sport féminin, en quête de légitimité et de reconnaissance, fait l'objet de discours réprobateurs. Les participants sont bien souvent essentialisés, renvoyés soit à l'expression d'une grâce nécessaire ou à leur nature dangereuse et rebelle. Ils sont par conséquent invités à ne pas utiliser le terrain sportif comme espace de propagande. Si l'expression sportive des marges met au défi l'efficacité du contrôle social, on ne peut se contenter d'une lecture uniquement dialectique des olympismes alternatifs.

Ces mouvements sportifs se trouvent en effet à plusieurs intersections. Les olympiades rassemblent une diversité d'athlètes, qui accordent plus ou moins de sens à l'événement auxquels ils participent. La portée symbolique de leur participation que veulent bien leur conférer les observateurs médiatiques dépasse parfois la réalité, plus prosaïque, de leur engagement sportif. De plus, l'organisation des jeux alternatifs dans l'Europe latine nécessite bien souvent l'assentiment du dominant. En Italie, le développement du sport féminin et l'olympiade de la Grâce sont rendus possibles par le soutien de l'État fasciste. Les jeux féminins de Monaco sont organisés par des hommes, tandis que le mouvement sportif ouvrier doit s'adapter aux exigences des autorités pour limiter la portée politique des événements. Le poids du compromis rejoint aussi l'exigence d'unité dans une période de tensions politiques. Le ralliement du mouvement sportif communiste à l'idée d'un sport populaire et l'impératif de la lutte contre le fascisme précipitent la création d'un « front populaire des sportifs » (Gounot 2016, 177).

Ce dernier confère à l'Europe latine une place singulière dans le paysage sportif travailliste au milieu des années 1930. De 1934 jusqu'à 1937, les olympiades profondément antifascistes mettent à l'honneur les Latins et font de l'Europe latine un nouveau centre de gravité du sport travailliste, tandis que les mouvements ouvriers allemand et autrichien sont sévèrement réprimés. Si l'Espagne ne fait irruption que tardivement et partiellement sur la scène olympique alternative, l'évolution de sa situation politique intérieure lui confère une force symbolique apportant un souffle nouveau aux Olympiades ouvrières. Le cadre politique de l'Europe latine est ainsi un élément explicatif majeur. Les régimes autoritaires en Espagne et en Italie ont affaibli voire éliminé le sport ouvrier dans les années 1920, tandis que le développement du sport féminin dépendait avant tout de la bonne volonté de l'État, dont les points de vue convergeaient avec l'Église. La IIIe République, malgré ses fragilités, offre un cadre démocratique stable propice au développement libre des mouvements sportifs alternatifs, malgré la rigoureuse surveillance dont faisait l'objet le sport rouge. La plus grande liberté d'expression sportive des marges explique la place singulière de la France dans les olympismes alternatifs, représentée à chaque olympiade de l'entre-deux-guerres et couronnée de davantage de succès que ses voisins latins.

## Sources

- « La IIIe Olympiade ouvrière à Anvers », 1937, *Le Droit du peuple*, 30 juillet, 3.
- « La population anversoise face aux athlètes espagnols, un accueil inoubliable », 1937, *L'Humanité*, 27 juillet, 2.
- « Les Olympiades féminines de Monte-Carlo », 1921, *Le Petit Monégasque*, 22 mars, 1.
- « Les Olympiades féminines de Monte-Carlo. Premier meeting d'éducation physique féminine », 1921, *Le Petit monégasque*, 24 mars, 1.
- « C'est lamentable », 1926, *La Fronde*, 11 août, 3.
- « Les déplorables impressions d'un témoin français. La tenue des Françaises aux 3<sup>e</sup> Jeux mondiaux féminins », 1930, *L'Auto*, 12 septembre, 1.
- « L'équipe de France participe aux troisièmes Jeux mondiaux qui comment demain à Prague », 1930, *L'Auto*, 5 septembre, 1.
- « La parade des sportifs soviétiques à Leningrad », 1935, *L'Humanité*, 17 juin, 6.
- « Antoine Pompillo enlève brillamment la première étape du Grand Prix Wolberg », 1937, *Le petit journal*, 2 juin, 1.
- « Cyclistes, il faut choisir. Vous n'appartenez plus à deux fédérations à la fois », 1941, *Le cri du peuple de Paris*, 28 août, 4.
- « Les sportifs ouvriers espagnols à Lyon. Un nouveau combattant. », 1932, *Travail. Organe de la région lyonnaise du parti communiste*, 25 juin.
- « La IIIe Olympiade ouvrière aura été une manifestation de vrai sport, d'unité et de liberté », 1937, *Le droit du peuple*, 10 août, 3.
- Milliat, Alice. « Le basket-ball », 1923, *L'Auto*, 22 novembre, 4.
- Vénard, Louis. « La voie suivie par les sports féminins jusqu'à dimanche était-elle la bonne ? », 1922, *L'Auto*, 24 août, 1.
- « Pyjama et finette bleu marine », 1930, *L'Auto*, 14 septembre, 1.
- Cliché Paris-Soir, 1924, *Paris-Soir*, 16 juillet, 4.
- « Informer sans désinformer », 1924, *L'Humanité*, 16 juillet, 3.
- « Le retour à Paris des sportifs ouvriers de Barcelone », 1936, *Le Populaire*, 26 juillet, 4.
- « La manifestation de Pershing », 1936, *Le populaire*, 14 septembre, 2.
- « Les sportifs prolétariens ne veulent pas retourner au paradis », 1937, *Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*, 9 septembre.

## Bibliographie

- ARCHAMBAULT, Fabien. 2015. « "Stupide et aristocratique" ? La lente acclimatation des socialistes italiens au sport au XXe siècle. » *Recherche socialiste* (70-71), 117-128.
- BOLLENOT, Clément. « Stade municipal Georges Lyvet. » *Le Rize+, encyclopédie collaborative de Villeurbanne*, <[http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedia/fiche.php?ref=58](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedia/fiche.php?ref=58)>. (07.06.2020)
- BOLLENOT Clément. « La piscine de Cusset ou Centre nautique Étienne-Gagnaire. » *Le Rize+, encyclopédie collaborative de Villeurbanne*, <[http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am\\_lerize/encyclopedia/fiche.php?ref=63](http://lerizeplus.villeurbanne.fr/arkotheque/client/am_lerize/encyclopedia/fiche.php?ref=63)>. (07.06.2020)
- BLANC-CHABAUD, Yolande. 1999. *Monaco, 1862-1939 : naissance d'une vocation sportive*. Monaco : Sportel.
- BRETIN-MAFFIULETTI, Karen. 2008. « Le mouvement sportif ouvrier international et le modèle olympique dans les années 1920. » Dans *Le Paris des Jeux olympiques de 1924*, ed. Terret, Thierry, 299-332, Paris : Éditions Atlantica-Séguier.

- CARPENTIER, Florence. 2019. « Alice Milliat et le premier “sport féminin” dans l’entre-deux-guerres. » *20 & 21. Revue d’histoire* 142 (2), 93-107.
- CHAMEROIS, Nicolas. 2011. « “All games, all nations”, la mondialisation des Jeux olympiques d’été. » Dans *Les jeux olympiques et leurs territoires*, ed. Holtz, Jean-Marc, 13-42. Perpignan : PU.
- CLASTRES, Patrick. 2008. *L’olympisme, un siècle de passions*. Paris : Les Quatre chemins.
- CLASTRES, Patrick. Dietschy, Paul. 2006. *Sport, société et culture, du XIXe siècle à nos jours*. Paris : Hachette.
- DIETSCHY, Paul. 2012. « Le sport italien entre modernité et fascisme. » Dans *Sport, corps et sociétés de masse*, ed. Bensoussan, Georges, Paul Dietschy, Caroline François & Hubert Strouk., 73-90. Paris : Armand Colin.
- FAVERO Jean-Pierre. 2011. « Le sport cycliste avant 1914 : premier espace d’intégration des Italiens du bassin de Briey ? » *Staps*, 91, 29-45.
- GORI, Giglioga. 2004. *Italian fascism and the female body : Sport, submissive women and strong mothers*. Londres : Routledge.
- GORI, Gigliora. 2006. « Féminité et esthétique sportive dans l’Italie fasciste. » *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 23, 93-118.
- GOUNOT, André. 2000. « L’Internationale Rouge Sportive et le problème de l’établissement d’une `culture physique prolétarienne (1921-1937)´. » *Sport History Review* 31, 139-159.
- GOUNOT, André. 2007. « L’Olympiade populaire de Barcelone 1936 : entre nationalisme catalan, « esprit olympique » et internationalisme prolétarien. » Dans *Les politiques au stade : Étude comparée des manifestations sportives du XIXe au XXIe siècle*, ed. Gounot, André, Denis Jallat & Benoît Caritey, 125-144. Rennes : PU.
- GOUNOT André, 2016. *Les mouvements sportifs ouvriers en Europe (1893-1939)*. Strasbourg : PU.
- LEMARQUIS, René & Maurice Moissonnier. 2008. « Chambon Edmond », <<https://maitron.fr/spip.php?article19319>>. (07.06.2020)
- MOISSONNIER, Maurice. 2013. « Grandclément Jules, Alexandre », <<https://maitron.fr/spip.php?article146067>>. (07.06.2020)
- MOISSONNIER, Maurice. 2010. « Levy Georges », <<https://maitron.fr/spip.php?article118436>>. (07.06.2020)
- PUJADAS I MARTI, Xavier. 2012. « Les combats du sport républicain dans la guerre civile espagnole : mobilisation et reconnaissance internationale. » *Matériaux pour l’histoire de notre temps* 106, 20-26.
- ROSOL, Nathalie. 2004. « “Le sport vers le féminisme”. L’engagement du milieu athlétique féminin français au temps de la FSFSF (1917-1936). » *Staps* 66, 63-67.
- TERRET, Thierry. 2010. *Histoire du sport*. Paris : PUF.
- VELEZ, Anne. 2010. *Les filles de l’eau. Une histoire des femmes et de la natation en France (1905-1939)*. Thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Christine Bard, Université d’Angers.
- VIGREUX, Jean. 2009. « Rochet Waldeck Émile », <<https://maitron.fr/spip.php?article50541>>. (07.06.2020)
- VIGREUX, Jean. 2000. *Waldeck Rochet. Une biographie politique*. Paris : La Dispute.

## Résumé

Durant l'entre-deux-guerres, le mouvement olympique peine à intégrer en son sein les marges féminines et ouvrières. Ces dernières se structurent en fédérations nationales et internationales qui organisent des jeux alternatifs pour défendre la légitimité du sport féminin et promouvoir la culture sportive ouvrière. Cet article propose d'envisager la dimension sociale, culturelle et politique de ces compétitions en prenant l'Europe latine comme cadre d'analyse. L'organisation des jeux permet de révéler le lien entre réseau associatif, institutionnel, politique, et l'importance des infrastructures sportives. L'analyse des résultats et de la composition des délégations appuie une histoire comparée de la situation des marges sportives dans des pays aux trajectoires politiques différentes. Espace d'expression sportive des marges, les jeux alternatifs font rejaillir les craintes et les discours réprobateurs et sont révélateurs des tensions sociales et politiques de l'entre-deux-guerres : la place de la femme, le combat des mouvements ouvriers contre le fascisme.

## Abstract

During the interwar period, the Olympic movement have difficulties to integrate women and workers into its midst. These are structured into national and international federations that organised alternative games to defend the legitimacy of women's sport and promote the worker's sport culture. This article proposes to consider the social, cultural and political dimension of this competitions by taking Latin Europe as a framework for analysis. The organisation of the games reveals the link between the associative, institutional and political network and the importance of sports infrastructures. The analysis of the results and the composition of the delegation makes possible a comparative history of sports margins in countries with different political trajectories. As a field for sports expression of the margins, alternative games bring out fears and disapproving speeches and reveal the social and political tensions of the interwar period : the place of women, the struggle of worker's movements against fascism.